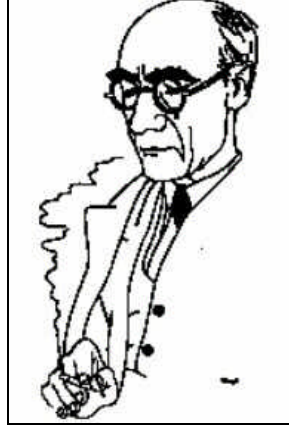


# ANDRÉ GIDE ET LA TRADUCTION

par  
Johanne Blais



Source : Arlette Thomas et Jacques Flamand (dir) (1984), *La traduction : l'universitaire et le praticien*, actes du congrès tenu à l'Université du Québec à Montréal, 28-31 mai 1980, Ottawa, Les éditions de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers de traductologie», n° 5, p. 126-136.

# André Gide et la traduction

JOHANNE BLAIS

étudiante, Université d'Ottawa, Ottawa (Ontario)

André Gide est sans aucun doute mieux connu comme écrivain que comme traducteur. Pourtant la traduction a occupé, dans sa vie, une place très importante. « L'épineuse question des traductions est une de celles sur lesquelles j'ai le plus, et depuis longtemps, réfléchi' », confie-t-il dans sa lettre à André Thérive. C'est ainsi que Gide a non seulement traduit de nombreux auteurs étrangers dont Shakespeare, Conrad, Tagore et Rilke, mais encore a-t-il exprimé ses idées sur la traduction et a même été, pendant la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, l'animateur d'un cercle d'hommes de lettres qui s'intéressaient à la traduction. C'est en dépouillant la correspondance qu'il a entretenue avec eux et en lisant son journal écrit entre 1889 et 1949 que nous découvrons les motifs qui l'ont poussé à traduire, sa conception du traducteur et de la traduction.

Déjà, en 1911, lorsqu'il se tourna officiellement vers la traduction et présenta aux lecteurs de la *Nouvelle Revue Française* la traduction d'un petit livre de Rainer Maria Rilke, les *Cahiers de Malte Laurids Brigge*, Gide était l'auteur de plusieurs ouvrages importants dont *Les Nourritures terrestres* et *L'Immoraliste*. Il était donc, à cette époque, un écrivain connu. On peut dès lors s'interroger sur les motifs profonds qui le poussèrent à entreprendre de traduire.

Précisons au départ que ses raisons n'étaient pas, comme c'est trop souvent le cas aujourd'hui, d'ordre mercantile, car ainsi qu'il le déplore dans sa lettre à Thérive, les traducteurs de l'époque étaient fort mal payés :

Un point très important, dont vous ne parlez pas: *l'exigence* des éditeurs étrangers; ils demandent, pour la traduction de leurs auteurs, de tels droits, qu'il ne reste presque aucune marge qui permette de rémunérer suffisamment le traducteur: celui-ci doit se contenter d'une somme dérisoire, et, s'il ne travaille pas par pur dévouement, est par là même invité à bâcler son travail. Les traductions que j'ai pu faire d'auteurs non tombés dans le domaine public (Conrad et Tagore), ne m'ont à peu près rien rapporté, et pourtant je leur ai consacré plus de temps sans doute qu'il ne m'en eût fallu pour écrire un livre ; plus de temps sans doute qu'il n'en fallut à l'auteur pour écrire le livre que je traduais<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> André GIDE, « Lettre à André Thérive », dans *Divers*, Paris, Gallimard, 1931, p. 188.

<sup>2</sup> *Ibid.*, pp. 193-194.

Il y avait certes une part de dévouement chez Gide lorsqu'il traduisait, mais d'autres besoins plus impérieux encore l'ont amené à se consacrer à cette tâche. Ainsi, le premier motif qu'il avait de traduire était l'admiration. Dès qu'il était conquis par une œuvre étrangère, Gide manifestait inmanquablement le désir de la traduire :

C'est Claudel qui m'avait fait connaître Conrad [...] aucun de ses livres n'était encore traduit. Je pris aussitôt note de leur titre, et, dès le premier contact, je fus conquis<sup>3</sup>.

Aussitôt qu'il se plongea dans la lecture des *Cahiers de Malte* de Rilke, qu'il traduisit un an plus tard, il fut, comme pour l'œuvre de Conrad, immédiatement conquis :

Je vis avec vous depuis quinze jours et habite profondément votre livre. Combien je lui suis reconnaissant de m'apprendre à mieux vous connaître, puisque c'est pour vous aimer plus<sup>4</sup>.

Ce fragment de lettre nous révèle que, tout d'abord saisi d'admiration pour l'œuvre, Gide en venait ensuite à admirer l'homme, car, comme nous le verrons, il reconnaissait en lui sa pensée. Ce fut notamment le cas pour Blake, Conrad et Rilke.

De sa découverte de Blake dont il a traduit *The Marriage of Heaven and Hell*, Gide relate ce qui suit dans son journal :

Charles Du Bos m'envoie «*The Marriage of Heaven and Hell*» que je lui avais dit que je désirais lire, assuré que j'étais d'y trouver une révélation et une confirmation de certaines pensées qui s'agitent en moi depuis longtemps. La rencontre de Blake est pour moi de la plus grande importance [...] Comme un astronome qui suppute l'existence d'un astre dont il ne perçoit pas encore directement les rayons, je pressentais Blake, mais ne me doutais pas encore qu'il formait constellation avec Nietzsche, Browning et Dostoïevsky<sup>5</sup>.

Dans *André Gide et la pensée allemande*, Renée Lang souligne cette « parenté spirituelle » entre Gide et Blake :

Propose-t-il au public français les *Proverbes* de Blake, c'est que d'accord avec le poète anglais, Gide célèbre l'identité de l'âme et du corps, la faillite de la raison et la trahison des églises envers leur maître ; c'est qu'avec lui, il exalte la souveraineté des sens<sup>6</sup>.

Gide a également retrouvé sa pensée chez Joseph Conrad, car tous deux visaient, en tant qu'écrivains, à toucher les points les plus sensibles de l'âme avec le maximum de sincérité. À ce sujet, Conrad a écrit :

<sup>3</sup> André GIDE, « Hommage à Joseph Conrad », dans la Nouvelle *Revue Française*, 12<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 135, déc. 1924, p. 660.

<sup>4</sup> *Correspondance Rainer Maria Rilke-André Gide (1909-1 926)*, Paris, Corrêa, 1952, p. 43.

<sup>5</sup> André GIDE, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951, p. 728.

<sup>6</sup> Renée LANG, *André Gide et la pensée allemande*, Paris, Eglhoff, 1949, p. 31.

Adhérer exactement à ce qu'on a vu, senti, entendu; pénétrer ces sensations réelles d'émotions, de poésie; mais se garder avec soin de majorer cette émotion, de forcer cette poésie, tel était mon idéal littéraire'.

Gide, quant à lui, affirme ce qui suit dans son journal :

L'éloquence de l'écrivain doit être celle de l'âme même, de la pensée : l'élégance postiche m'est à charge, de même toute poésie rapportée<sup>8</sup>.

Dans une lettre à Gide où il est question de la traduction de la *Weise von Liebe und Tod des Cornets Christoph Rilke*, le poète allemand reconnaît une affinité de pensées entre lui et l'écrivain français :

Mais, mon cher Gide, mais je serais ravi au sens le plus céleste de ce mot, si un jour il y aurait [sic] une traduction de Christoph Rilke par vous, cher ami ; mais jamais 'je n'aurais rêvé ni espéré chose si belle. D'abord je suis sûr que vous en feriez une merveille ; en premier lieu parce que c'est vous — et puis parce que vous me comprenez comme il est rare d'être compris en poésie par un esprit qui s'agite et se calme dans l'élément d'une autre langue (car à la fin nous arrivons à une certaine identité d'expression et d'idées.. )<sup>9</sup>.

Il semble que cette « parenté spirituelle », ainsi que ce sentiment d'admiration, à la fois pour l'œuvre et pour l'homme, aient souvent mené à l'amitié. Cela est particulièrement frappant dans le cas de Conrad et de Rilke qui sont devenus des amis de Gide après que celui-ci ait pris connaissance de leurs oeuvres et ait manifesté le désir de les traduire. Traduire devenait ainsi pour Gide une preuve d'affection, de confiance, un hommage à rendre à un auteur étranger avec qui il était devenu plus intime.

Gide devint l'ami de Conrad dès leur première rencontre à Cape House en 1911. Quelques années plus tard, il décida de traduire le roman *Typhoon* en témoignage de l'affection et de l'admiration qu'il portait à son ami :

His own translation of *Typhoon* on which he worked in 1916 and 1917 and which he revised a few years later, was a labour of love performed out of his affection for Conrad<sup>10</sup>.

C'est également par admiration et pour rendre hommage à Rilke qu'il traduisit ses *Cahiers de Malte*, comme l'affirme Renée Lang dans son article « Rilke and Gide : Their Reciprocal Translations » :

Each of the authors soon felt the need of intensifying their fellowship by translating some of the other's works into his own language. A

<sup>7</sup> André GIDE, « Hommage à Joseph Conrad », dans la Nouvelle *Revue Française*, 12<sup>e</sup> année, n° 135, déc. 1924, p. 708.

<sup>8</sup> André GIDE, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951, p. 718.

<sup>9</sup> \**Correspondance Rainer Maria Rilke-André Gide (1909-1926)*, Paris, Corrêa, 1952, p. 99.

<sup>10</sup> IVO VIDAN, "Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad", *Studia Romanica et Anglicana*, XXIV, Dec. 1967, p. 147.

translation to them was a profession of faith, an act of conscience and reverence of which they devoted as much — perhaps even more — care and time than to their own creations<sup>11</sup>.

Gide et Rilke avaient une telle confiance l'un en l'autre qu'ils se réservaient leurs traductions, comme le révèle cette lettre de Gide où il exprime le souhait de voir le poète allemand traduire ses *Nourritures terrestres* :

Des propositions me sont faites au sujet d'une traduction allemande de mes *Nourritures terrestres*. Vais-je oser vous dire, que si je refuse ces propositions, c'est avec une arrière-pensée qui va vous sembler, je le crains, terriblement indiscret. Je nourris depuis longtemps un grand désir que ce livre soit traduit par vous — Oui, sans avoir osé vous le dire, depuis longtemps, je vous le réserve... et toute autre traduction que la vôtre ne peut-être qu'un pis-aller qui ne me donnera que des regrets. Excusez, je vous en supplie, un aveu aussi indiscret, et n'y voyez que la preuve de mon admiration et de ma grande affection<sup>12</sup>.

Malheureusement, Rilke dut refuser de traduire cette œuvre, car, à cette époque, il était plongé dans la traduction des poèmes de Valéry et ne pouvait entreprendre celle des *Nourritures terrestres*. Toutefois, la réponse qu'il donna à Gide nous prouve encore une fois qu'il voyait dans l'offre de son ami la manifestation de son affection et de sa confiance :

Il m'en coûte de vous donner cette réponse, mais, croyez-moi, mon cher Gide, qu'il m'en coûte encore davantage de renoncer à ce travail magnifique dont vous m'auriez cru capable. J'y vois un témoignage et de votre amitié, et de cette parfaite confiance dont, depuis tant d'années, vous soutenez mes efforts?

Ainsi Gide, après avoir été conquis par un auteur et après avoir reconnu en lui sa pensée, ressent immanquablement le besoin de le traduire. Il le faisait, nous l'avons vu, par admiration, mais aussi pour répandre en France des ouvrages étrangers, pour éveiller l'intérêt chez ses contemporains en leur proposant une forme de pensée nouvelle. Traduire atteignait ainsi pour lui un autre but, celui d'enrichir la littérature :

Je serais Napoléon, j'instituerais une manière de prestations pour littérateurs; chacun d'eux, je parle du moins de ceux qui mériteraient un tel honneur, se verrait imposer cette tâche d'enrichir la littérature française du reflet de quelque œuvre avec laquelle son talent ou son génie présenterait quelque affinité<sup>14</sup>.

<sup>11</sup> Renée LANG, "Rilke and Gide : Their Reciprocal Translations", dans *Yale French Studies*, VII, 1951, p. 99.

<sup>12</sup> *Correspondance Ruiner Maria Rilke-André Gide (1909-1926)*, Paris, Corréa, 1952, p. 175.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 180.

<sup>14</sup> André GIDE, « Lettre à André Thérive », dans *Divers*, Paris, Gallimard, 1931, p. 189.

Il n'est pas étonnant de retrouver un tel désir chez un auteur aussi cosmopolite que Gide. «... nul écrivain moderne n'a fait plus résolument appel aux influences étrangères, nul écrivain moderne n'a été mieux doué pour les sentir, pour les intégrer à sa propre pensée et les transfigurer<sup>15</sup>», affirme avec raison Renée Lang dans son ouvrage sur Gide. Il voulait que la France soit un « lieu de rendez-vous, un carrefour » et y a certes contribué par ses traductions.

Un dernier motif, plus personnel sans doute que les précédents, mais non moins valable, poussait Gide à traduire. Il voyait en effet dans la traduction un excellent exercice pour perfectionner sa connaissance des langues, comme il le précise dans sa lettre à Thérive :

...les spécifiques vertus et qualités de chaque langue, ses résistances, ses réticences et ses refus, dont un écrivain ne prend connaissance qu'au contact d'une langue étrangère?

Pouvoir mieux pénétrer sa propre langue, améliorer sa connaissance des langues étrangères, rendre hommage à un auteur qu'il admirait, voilà donc autant de motifs qu'avait Gide de traduire. Mais qui, selon lui, peut remplir un tel rôle ?

Lorsqu'il prétend, comme nous l'avons vu précédemment, que seuls les littérateurs qui en mériteraient l'honneur pourraient traduire des romans étrangers, cela suppose qu'il ne confierait pas cette mission à n'importe qui. En effet, lorsqu'il s'agit de chefs-d'œuvre littéraires, seul l'écrivain professionnel est, selon lui, apte à traduire :

Hélas ![...] les traductions restent confiées le plus souvent à des êtres subalternes, dont la bonne volonté ne supplée pas l'insuffisance. Un bon traducteur doit bien savoir la langue de l'auteur qu'il traduit, mais mieux encore la sienne propre, et j'entends par là: non point seulement être capable de l'écrire correctement, mais en connaître les subtilités, les souplesses, les ressources cachées, ce qui ne peut guère être le fait que d'un écrivain professionnel. On ne s'improvise pas traducteur<sup>17</sup>.

Ce passage tiré de sa lettre à Thérive confirme non seulement que Gide réserve la traduction à une élite, mais permet également de constater qu'il insiste davantage sur la connaissance de la langue d'arrivée que sur celle de la langue de départ. Très explicite sur ce qu'il entend par connaître sa propre langue, il l'est toutefois moins sur celle de l'auteur qu'il traduit. Les remarques qu'il a faites dans son journal au sujet de sa connaissance des langues étrangères, principalement de l'anglais et de l'allemand, nous per-

<sup>15</sup> Renée LANG, *André Gide et la pensée allemande*, Paris, Egloff, 1949, avant-propos.

<sup>16</sup> André GIDE, « Lettre à André Thérive », dans *Divers*, Paris, Gallimard, 1931, p. 191.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 189.

mettent de conclure que ce n'est sûrement pas de pouvoir les parler couramment. À la fin de sa vie, il avoue en effet : « Je me console mal [...] de ne point parler couramment l'anglais et l'allemand<sup>18</sup>... » Et ce n'est probablement pas non plus d'en connaître toutes les subtilités, puisqu'en 1943, donc après avoir traduit beaucoup d'œuvres, il avoue encore : «... en langue anglaise, ou du moins américaine, nombre de subtilités des dialogues m'échappent<sup>19</sup>... » En fait, la connaissance de l'anglais fut pour Gide un long apprentissage. Il ne s'est « mis à l'anglais » que très tard, soit en 1909. Il y a cependant consacré beaucoup d'efforts, car il avait une grande passion pour cette langue. À maintes reprises dans son journal, il fait ainsi allusion à ses leçons d'anglais ainsi qu'aux innombrables lectures anglaises qu'il s'imposait. Quant à sa connaissance de l'allemand, il exprime les mêmes réserves qu'à l'égard de l'anglais, même s'il l'apprit très jeune. Dans une lettre à Rilke, où il lui propose de traduire *Cornette*, Gide avoue d'ailleurs clairement que ce n'est qu'avec l'aide d'une amie, Madame Mayrisch, Luxembourgeoise très cultivée qui avait une excellente connaissance de l'allemand et du français, qu'il peut arriver à « comprendre parfaitement » le poète :

Verriez-vous sans déplaisir une traduction du *Cornette* Christoph Rilke, par moi dans la *N.R.F.* ? ... Depuis des jours et des jours je doute et hésite à vous demander cela, par grande crainte d'être au-dessous de la tâche... mais l'espoir de retrouver bientôt Madame Mayrisch en voyage [...] subitement m'encourage — car j'ai l'assurance avec elle, de vous « comprendre parfaitement »<sup>20</sup>.

Ainsi, Gide attachait une moindre importance à la connaissance de la langue de départ, probablement parce qu'il estimait toujours possible le recours à un spécialiste de cette langue. Mais revenons maintenant à la question qui nous intéresse, soit: qui peut traduire ?

Nous avons vu précédemment que, selon Gide, seul l'écrivain professionnel peut traduire. Mais qu'en est-il dans les faits ? Dans notre introduction, nous avons affirmé que Gide fut plus qu'un simple traducteur et qu'il fut également l'animateur d'un cercle d'hommes de lettres qui s'intéressaient à la traduction, soit parce qu'ils en faisaient eux-mêmes, soit parce qu'ils désiraient faire traduire leurs œuvres. Des écrivains comme Conrad, Rilke, Benet, Valéry, Claudel faisaient partie de ce cercle et correspondaient régulièrement avec Gide pour échanger leurs idées sur la traduction ou pour le consulter sur le choix d'un traducteur. Ces lettres présentent un vif intérêt, car elles nous renseignent entre autres

<sup>18</sup> André GIDE, *Journal 1939-1949. Souvenirs*, Paris, Gallimard, 1954, p. 1 181.

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 213.

<sup>20</sup> *Correspondance Rainer Maria Rilke-André Gide (1909-1 926)*, Paris, Corréa, 1952, p. 98.

sur les personnes qu'il recommandait ou engageait lui-même comme traducteurs.

Ainsi, lorsqu'il s'est occupé de la traduction des œuvres de Conrad, c'est lui qui choisissait les traducteurs et se chargeait par la suite de réviser leurs manuscrits. Un premier passage de sa correspondance avec Conrad révèle que Gide ne confiait pas une traduction sans d'abord s'assurer de la compétence du traducteur. Il exigeait de celui-ci qu'il traduise un certain nombre de pages qu'il révisait et soumettait par la suite à Conrad :

La *Semaine Littéraire* de Genève veut publier votre *Youth* [...] et insiste pour que j'en confie la traduction à une Madame Marthe Duproix, dont ils font le plus grand éloge [...] La *S.L.* vient de donner une nouvelle de Galsworthy [...] que M<sup>me</sup> M. D. a traduite et qu'elle m'envoie. Évidemment sa traduction est bonne ; mais tout de même je ne puis juger d'après cela. Entre Galsworthy et vous il y a trop de distance. J'ai donc demandé un spécimen, une douzaine de pages de *Youth*, que j'examinerai et vous communiquerai si vous le souhaitez [...] (J'ai pour chacun de vos livres une moyenne de 6 propositions ! C'est le diable de dépister la meilleure !!)<sup>21</sup>

Bien que la traduction de *Youth* fut finalement confiée à l'écrivain André Ruyters, cette lettre n'en révèle pas moins que Gide n'engageait pas un traducteur à la légère. Cependant, il arrivait parfois qu'il se trompe et regrette amèrement son choix, comme ce fut le cas pour Isabelle Rivière, sœur de l'écrivain Alain-Fournier, à qui il confia la traduction de *Victory*. C'est ainsi qu'on peut lire dans le journal de Gide :

Hier soir j'étais consterné par l'énormité du travail qu'exigerait la révision de la traduction de *Victory*. Je pestais contre Isabelle Rivière et ses enfantines théories sur la *fidélité* que doit respirer une traduction et qui font que la sienne se présente hérissée d'impropriétés, de gaucheries, de cacophonies, de hideurs. J'espérais pourtant en avoir fini avec ce travail, et qu'il n'y aurait plus qu'à relire<sup>22</sup>...

Gide avait pourtant cru Isabelle Rivière hautement capable d'accomplir ce travail, comme en témoigne cette lettre où il rassure Conrad à son sujet :

Les indications que vous me donnez me font craindre de vous avoir quelque peu effrayé au sujet des capacités de la traductrice de *Victory*. Rassurez-vous [...] Isabelle Rivière est [...] instruite et cultivée, capable d'apprécier votre texte pleinement. Elle sait et sent le français ; et malgré ses résistances, finit toujours par m'écouter quand j'insiste et que j'ai raison d'insister<sup>23</sup>.

<sup>21</sup> IVO VIDAN, "Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad", *Studia Romanica et Anglicana*, XXIV, Dec. 1967, p. 160.

<sup>22</sup> André GIDE, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951, p. 610.

<sup>23</sup> IVO VIDAN, "Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad", *Studia Romanica et Anglicana*, XXIV, Dec. 1967, p. 153.



Gide s'est dit par contre très satisfait du travail d'un certain D<sup>r</sup> Philippe Neel à qui il confia la traduction de plusieurs ouvrages de Conrad dont *Under Western Eyes*, *Lord Jim*, *Nostramo* et *Fortune* :

...le D<sup>r</sup> Neel (dont la traduction de *Under Western Eyes* vous avait paru très satisfaisante) s'occupe activement de Lord Jim. J'ai cru bon de lui confier ce livre — [...] n'ayant eu, dans mes rapports avec lui, qu'à me louer de son zèle, de sa conscience, de son intelligence et de son goût littéraire<sup>24</sup>.

Voilà un aperçu des personnes à qui Gide confia la traduction des œuvres de Conrad. Certains de ses traducteurs, comme André Ruyters et Isabelle Rivière, jouissent d'une certaine réputation dans le domaine des lettres, d'autres nous sont inconnus et, malheureusement, nous manquons d'information à leur sujet. On peut cependant conclure que le traducteur idéal demeure pour Gide l'écrivain professionnel, qu'il soit romancier, critique littéraire, poète, essayiste. Nous pouvons ainsi citer à l'appui d'autres hommes de lettres à qui il confia ou aurait aimé confier des traductions. Lorsqu'il prépara la traduction collective des *Œuvres choisies* de Walt Whitman, il s'entoura d'auteurs aussi célèbres que Valery Larbaud, Jules Laforgue et Jean Schlumberger. Rainer Maria Rilke fut celui qu'il préféra, entre tous, pour traduire ses *Nourritures terrestres*. C'est à André Maurois qu'il pensa tout d'abord lorsque Arnold Bennett voulut faire traduire son roman *The Old Wives' Tale*. Malheureusement, comme ces écrivains n'étaient pas toujours prêts à abandonner temporairement leur œuvre pour s'adonner à la traduction, Gide a dû parfois se résigner à confier la tâche de traduire à des gens moins connus. Il n'exigeait cependant pas moins d'eux une parfaite connaissance de leur langue, une vaste culture et la capacité de pénétrer la pensée de l'auteur.

Si Gide se montrait aussi exigeant dans le choix d'un traducteur, c'est qu'il attachait une grande importance à la qualité des traductions. « ...pour moi la qualité de la traduction passe avant toutes les autres<sup>25</sup>... », écrivait-il à Rilke. C'est toute la question du comment traduire que Gide soulève ici et que nous nous proposons maintenant de traiter.

Comment traduire, c'est tout d'abord pour lui éviter la littéralité :

...j'eus affaire parfois à certaines traductions si consciencieuses et si exactes, qu'elles étaient à récrire complètement; en raison de cette littéralité même, le français devenait incompréhensible, ou tout au moins perdait ses qualités propres. Je crois absurde de se cramponner au texte de trop près<sup>26</sup>...

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>25</sup> *Correspondance Ruiner Maria Rilke-André Gide (1909-1 926)*, Paris, Correa, 1952, p. 94.

<sup>26</sup> André GIDE, « Lettre à André Thérive », dans *Divers*, Paris, Gallimard, 1931, p. 195.

Il prétend que c'est souvent en s'écartant de cette littéralité que le traducteur peut arriver à rendre la pensée et l'émotion de l'auteur :

..je le répète : ce n'est pas seulement le sens qu'il s'agit de rendre ; il importe de ne pas traduire des mots, mais des phrases, et d'exprimer, sans en rien perdre, pensée et émotion, comme l'auteur les eût exprimées s'il eût écrit directement en français, ce qui ne se peut que par une tricherie perpétuelle, par d'incessants détours et souvent en s'éloignant beaucoup de la simple littéralité<sup>27</sup>.

Gide avoue cependant dans son journal qu'il n'est pas toujours facile de réexprimer la pensée de l'auteur avec la même spontanéité que celui-ci, car le traducteur doit mettre en œuvre, non pas son donné à lui, mais celui de l'auteur qu'il traduit :

Le grand secret de Stendhal, sa grande malice, c'est d'écrire tout de suite. Sa pensée émue reste aussi vive, et de couleur aussi fraîche que le papillon qui vient d'éclore et que le collectionneur a surpris au sortir de la chrysalide. De là, ce quelque chose d'alerte et de primesautier, de disconvenu, de subit et de nu qui nous ravit toujours à neuf dans son style. On dirait que sa pensée ne prend même pas le temps de se chausser pour courir. Ce devrait être de bon exemple ; ou plutôt : son bon exemple, je devrais le suivre plus souvent. L'on est perdu quand on hésite. Le travail de traduction, pour cela rend mauvais service. Ayant affaire à une pensée étrangère, il s'agit de la réchauffer, de la vêtir, et l'on va cherchant les meilleurs mots, la meilleure tournure de phrase ; l'on se persuade que, pour dire n'importe quoi, il y a vingt façons et qu'il en est une préférable à toutes. On prend cette mauvaise habitude de dissocier la forme et le fond, l'émotion et l'expression de l'émotion, de la pensée, qui devraient demeurer inséparables<sup>28</sup>.

On constate donc que Gide accorde une grande importance à la réexpression de l'émotion, de la sensibilité qui se dégagent de l'œuvre à traduire. Pour y arriver, le traducteur doit, selon lui, non seulement éviter la littéralité, mais également s'identifier à l'auteur, comme il l'affirme dans sa lettre à Thérive :

Chaque fois qu'il m'est arrivé de traduire, j'ai eu pour règle de m'oublier complètement moi-même, et de traduire l'auteur comme il pouvait souhaiter d'être traduit ou comme je pouvais souhaiter d'être traduit moi-même, c'est-à-dire : pas littéralement<sup>29</sup>.

Voilà brièvement les principales réflexions auxquelles Gide s'est livré sur le comment traduire. Nous allons maintenant aborder l'aspect pratique de la question en suivant notre auteur dans ses activités de traducteur et de réviseur.

Mentionnons tout d'abord que Gide ne travaillait pas de façon isolée. Il s'assurait toujours la collaboration de spécialistes ou consultait l'auteur lui-même. Lorsqu'il traduisit *Les Cahiers de Malte*,

<sup>27</sup> *Idem.*

<sup>28</sup> André GIDE, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951, p. 1 271.

<sup>29</sup> André GIDE, « Lettre à André Thérive », dans *Divers*, Paris, Gallimard, 1931, p. 195.

par exemple, il eût recours à son amie, madame Mayrisch. Celle-ci lui fournit un brouillon de traduction à partir duquel il élaborait la version finale. Voilà une méthode de travail assez originale, mais, comme nous l'avons vu, Gide ne se sentait pas sûr de son allemand, et c'est probablement pour être certain de bien posséder tous les éléments de sens qu'il a fait appel à son amie. Quoi qu'il en soit, Rilke fut très satisfait de la version de Gide, comme il l'écrivit à Maurice Betz qui se proposa, douze ans plus tard, pour traduire l'œuvre en entier:

Ce livre, [...] eut jadis l'honneur spécial d'attirer l'affectueuse attention d'André Gide. Vous êtes probablement trop jeune pour vous souvenir des passages qui furent traduits par lui de manière incomparable et qui furent si proches du texte original qu'ils firent battre mon cœur à grands coups<sup>30</sup>.

Il était très important pour Gide que ses traductions apportent pleine satisfaction à l'auteur. C'est pourquoi, lorsqu'il a traduit le roman *Typhoon*, il n'a pas hésité à consulter Conrad sur les passages difficiles et a même fait appel à un spécialiste de la marine, comme le confirme cette lettre à l'auteur:

...que vous êtes gentil d'avoir relu ce texte avec tant de soin ! Vos rectifications me sont d'un si grand secours ! J'avais pris rendez-vous avec quelqu'un versé dans les choses de la marine pour mettre au point certains passages que j'avais conscience d'avoir laissés douteux. Merci, en particulier, pour les indications de grade<sup>31</sup>.

Gide était également très consciencieux lorsqu'il révisait des traductions. Il trouvait un grand intérêt dans ce travail, comme il le déclare dans son journal : « ...parfois les difficultés sont telles, et notre désir de perfection, que nous passons sur une page plus de deux heures ? » Outre la révision des œuvres de Conrad, il s'est également occupé de celle du roman d'Arnold Bennett, *The Old Wives' Tale*. Ce fut une entreprise de longue haleine, sept années en effet s'écoulèrent avant la parution de l'ouvrage.

Pour ce travail, Gide s'était entouré d'une équipe composée du traducteur lui-même, Marcel de Coppet, de Roger Martin du Gard, de sa fille Christiane et de M<sup>me</sup> Van Rysselberghe. Le passage suivant, tiré d'une de ses lettres à Bennett, nous en dit plus long sur leur méthode de travail :

Nous nous mettons à cinq pour ce travail passionnant, nous étant adjoints, Roger Martin du Gard et moi, deux femmes fort expertes, et suivant votre texte sur deux exemplaires de « Old Wives' Tale », tandis

<sup>30</sup> Correspondance Rainer Maria Rilke-André Gide (1909-I 926), Paris, Corrêa, 1952, p. 17.

<sup>31</sup> Ivo VIDAN, "Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad", *Studia Romanica et Anglica*, XXIV, Dec. 1967, p. 156.

<sup>32</sup> André GIDE, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951, p. 953.

que Marcel de Coppet nous lisait son texte. Si bonne que pût être sa traduction (et vraiment elle me semble excellente) il nous arrivait assez souvent de l'interrompre, et je souhaitais votre présence, car il vous eût amusé de nous entendre discuter longuement en vue d'obtenir une reproduction plus parfaite encore de certaines locutions anglaises, ou, tout au contraire, pour donner une allure plus naturelle et plus française, à ce qui nous paraissait sentir un peu la traduction<sup>33</sup>.

Comme nous pouvons le constater, Gide traduisait en collaboration. Autour de lui gravitèrent de nombreux hommes de lettres à qui il communiqua ses idées sur la traduction et l'ardeur avec laquelle il s'y livrait. Le dépouillement de sa correspondance nous a révélé le rôle important qu'il joua en tant qu'animateur de ce cercle et l'esprit dans lequel ils s'adonnèrent ensemble à la traduction. Si Gide écrivain fut un « homme d'influence », ne peut-on en dire autant de Gide théoricien et praticien de la traduction?

#### BIBLIOGRAPHIE

- Correspondance Rainer Maria Rilke-André Gide (1909-1926)*, Paris, Corrêa, 1926.  
*Correspondance André Gide-Arnold Bennett. Vingt ans d'Amitié Littéraire (1911-1931)*, introduction et notes par Linette F. BRUGMANS, Genève et Paris, Droz et Minard, 1964.  
 GIDE, André, « Hommage à Joseph Conrad 1857-1924 », dans la *Nouvelle Revue Française*, 12<sup>e</sup> année, n<sup>o</sup> 135, déc. 1924.  
 GIDE, André, « Lettre à André Thérive », dans *Divers*, Paris, Gallimard, 1931.  
 GIDE, André, *Journal 1889-1939*, Paris, Gallimard, 1951.  
 GIDE, André, *Journal 1939-1949. Souvenirs*, Paris, Gallimard, 1954.  
 LANG, Renée, *André Gide et la pensée allemande*, Paris, Egloff, 1949.  
 LANG, Renée, "Rilke and Gide : Their Reciprocal Translation", dans *Yale French Studies*, VII, 1951.  
 VIDAN, IVO, "Thirteen Letters of André Gide to Joseph Conrad", *Studia Romanica et Anglica*, XXIV, Dec. 1967.

---

<sup>33</sup> *Correspondance André Gide-Arnold Bennett. Vingt ans d'Amitié Littéraire (1911-1931)*, Genève, Librairie Droz, 1964, p. 165-166.